

Diversité anthropologique et aménagement linguistique en milieu berbère au Maroc : Du chercheur-aménageur à l'enseignant-aménageur.

Mohyedine Benlakhdar
Université de Fès

Au Maroc on reconnaît principalement trois grands parlers amazighs, à savoir tarifit, tamazight et tachelhiyt. Pourtant il y a d'autres parlers qui sont assimilés comme le figuigui. Les appellations adoptées recourent-elles des frontières géographiques, une réalité linguistique ou anthropologique? Ou les deux?

Dans cette communication nous nous proposons de reposer la question de la difficulté que pose l'aménagement linguistique de l'amazigh au Maroc en rapport avec la langue à aménager, l'espace et la politique adoptée par la partie aménageuse.

Il y a ainsi deux réalités, l'une anthropologique ; l'autre linguistique. Parallèlement il y a un découpage institutionnel en « provinces » et plus récemment en « régions ».

Tout aménagement vise en fin de compte à fixer des lexiques en les affinant ; mais aussi à créer des termes. Seulement tout effort d'aménagement ne peut se faire indépendamment de la problématique de « standardisation-normalisation » et de l'opération de l'enseignement. Dans le cas de l'amazighe cette interpénétration est lancinante puisque ces chantiers sont menés de pair.

I- l'enseignement de l'amazighe dans l'école publique

L'enseignement de l'amazighe à l'école a été décrété en 2003. L'IRCAM et le Ministère de l'Education Nationale a formé dans la hâte des enseignants amazighophones déjà en poste, pour assurer des cours d'amazighe, à partir de la rentrée suivante.

La formation de ces formateurs comprenait deux « modules », l'un consacré aux questions d'Histoire et Civilisation ; l'autre consacré aux questions de Langue, sur une durée de deux semaines.

C'était trop court. Après l'IRCAM a encadré d'autres formations de formateurs.

Pour avoir personnellement participé à cette première formation (2003) nous avons pu constater combien il était difficile de former un formateur de tamazight dont l'intégration dans le système scolaire venait d'intervenir, et qui n'avait pour atout que son statut d'enseignant ; et le fait qu'il parle et/ou comprend l'une des variantes de l'amazighe. Et pour cause, même dans le suivi de l'opération, force est de constater que comme pour l'enseignement supérieur (filiales de tamazight) le public des apprenants de l'amazighe dans le primaire est en gros constitué de berbérophones. Autrement dit, ils ne viennent pas apprendre une langue, ils viennent plutôt développer leurs connaissances.

De par la répartition géographique les enseignants sont invités à privilégier dans leurs supports pédagogiques des exemples issus des parlers de la région où ils exercent. Seulement chacun sait qu'au sein d'une même aire linguistique il peut y avoir des nuances lexicales et morphosyntaxiques, en plus de certaines particularités phonétiques.

Par la force des choses l'enseignant doit tenir compte de ces subtilités, y compris les euphémismes et autres précautions d'usage de certains termes, ou tournures. Car dans une même aire linguistique comme tamazight deux termes peuvent être homonymes contrairement aux apparences. Ainsi les noms « taryazt » (courage, bravoure) dans le parler des Ayt Sadden peut désigner « homme efféminé » esdans le parler des Ayt Izdeg, lequel emploiera « tirrorza » pour « courage ou bravoure ». Il en va de même pour « tirit » qui désigne un branle-bas-de combat chez les uns et « l'amour » chez les autres. Les premiers emploieraient « tiri » ou « tayri » pour la notion de « volition » ou « amour », la référence étant « iri » (vouloir, aimer) pour les deux parlers. Syntaxiquement le nom « tirit » est toujours précédé du verbe support « kker » dans le parler des Ayt Izdeg, et entretient avec ce support une relation de dépendance. Ainsi on dira « tekker tirit » pour désigner une situation d'ébullition ou d'agitation. Mais comme ces notions sont toujours d'actualité, il n'est pas inapproprié de les évoquer.

Pour autant et cependant certains néologismes ont eu un certain succès, quoique limité dans le temps. On peut en citer « tirghiwin » (chaussettes), « tismaqqalin » (lunettes) (1).

II- Aménager : Pourquoi, comment et dans quel parler ?

Les raisons généralement avancées pour toute création depuis peu sont des raisons de commodité. Les nouvelles créations ou aménagement de termes déjà existants visent à répondre à un besoin, ou à une fonctionnalité du quotidien des usagers. L'évolution technologique est l'une des causes qui sont derrière la nécessité d'aménager. Il y a aussi la dimension identitaire et militante. Les deux motivations ne font pas toujours bon ménage, car seul le côté pratique et pragmatique devrait l'emporter en définitive. Le principe de « l'économie » cher à l'épistémologie devrait toujours présider à toute entreprise humaine.

Pour des raisons qui ne sont pas seulement d'ordre pédagogique l'enseignant joue un rôle de catalyseur. Il lui appartient de canaliser les élans créatifs. Sur ce point on ne peut séparer l'enseignement de la recherche. C'est que justement dans un pays comme le Maroc la recherche dans le domaine de l'amazighe se porte plutôt bien à l'université déjà. Cette bonne santé a été confortée par la création de l'IRCAM.

L'enseignement de l'amazighe a aussi gagné l'université. En collaboration avec l'IRCAM trois universités marocaines ont tenté le pari avec des succès inégaux. Il s'agit des universités d'Oujda, de celle de Fès et de celle d'Agadir où ont été créées des filières d'enseignement de l'amazighe. Ces filières n'ont pas tenu la route de la même façon. Et ce pour plusieurs raisons qu'il est difficile d'évaluer et d'analyser à l'heure qu'il est. Parmi celles-ci nous pourrions pointer la prédominance du volet recherche sur le volet pédagogique du fait que la quasi-totalité des enseignants sont des chercheurs, qui enseignent parallèlement d'autres langues ou d'autres disciplines...

III- Enseignement, aménagement et recherche : quel agencement ?

La synergie tant souhaitée entre ces trois composantes est plus que jamais à l'ordre du jour. S'il est indéniable que la recherche dans le domaine berbère est ancienne au Maroc et a des acquis précieux, force est de constater qu'il y a beaucoup à faire sur le plan de l'enseignement et de l'aménagement, en particulier quant à la régulation de ce dernier. En effet ce n'est pas tant la volonté ni les

travaux -quantitatifs très souvent- qui manquent ; mais une restructuration de ce champ. Certes l'aménagement ne peut être pensé séparément d'un travail de standardisation-normalisation. Il ne peut être non plus conçu sans prise en compte de toutes les régions berbérophones. Étant donné que les aménageurs sont à l'origine des enseignants-chercheurs, des universitaires en quasi-majorité, il y a lieu d'ouvrir un débat national sur cette question. Un débat auquel doivent être associés tous les chercheurs ; et non pas seulement ceux de l'IRCAM ou de toute autre instance. Un aménageur doit d'abord être un bon polyglotte de la berbèrophonie doublé d'un connaisseur des nuances lexicographiques et morphosyntaxiques notamment.

Nous pensons que beaucoup présentent ce profil et qu'ils ne sont pas tous mis à contribution dans les efforts, au demeurant louables, consentis par l'IRCAM.

Notes :

- (1) Il n'est pas précisé s'il s'agit de lunettes de vue ou de soleil. Par ailleurs les plus regardants pourraient opposer que la racine est arabe, puisque il y a la « muqla » ; paraît-il...